Honorabilité et pouvoir dans les communautés rurales alsaciennes de la fin du XVII^e au début du XIX^e siècle

Honourability and power in Alsatian rural communities between late 17th century and early 19th century

Ehrenhaftigkeit und Macht in den ländlichen Gemeinden im Elsass vom Ende des 17. bis zum Anfang des 19. Jahrhunderts

Jean-Michel Boehler

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/alsace/4282>

DOI : 10.4000/alsace.4282

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2020

Pagination : 45-70

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Jean-Michel Boehler, « Honorabilité et pouvoir dans les communautés rurales alsaciennes de la fin du XVII^e au début du XIX^e siècle », *Revue d'Alsace* [En ligne], 146 | 2020, mis en ligne le 01 octobre 2021, consulté le 21 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/4282> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.4282>

Honorabilité et pouvoir dans les communautés rurales alsaciennes de la fin du XVII^e au début du XIX^e siècle

45

Jean-Michel Boehler

L'honneur, qui procède à la fois de l'estime qu'on a de soi et de la considération conférée par autrui, est une valeur largement partagée au cours des siècles. Loin d'être le monopole des classes privilégiées de la société citadine, noblesse et haute bourgeoisie, il concerne la société rurale, du moins dans ses couches supérieures attachées à la notion de rang social (*Stand*)¹. En réalité, une grande partie de la population villageoise y participe, que ce soit sous l'effet d'un mimétisme social descendant ou parce qu'il traduit l'essence même de la nature humaine.

Notre propos consiste à démêler les raisons de l'honorabilité sous l'Ancien Régime (est-ce l'enracinement dans la communauté, est-ce l'importance du patrimoine ou encore le prestige du savoir?), avant de discerner ses principales manifestations, car le culte de l'honneur génère l'estime et conduit souvent à l'exercice intergénérationnel du pouvoir.

1. Rappelons le dicton, quelque peu excessif et caricatural, qui avait cours dans le Kochersberg jusqu'au XX^e siècle :

« *North, Lux un Fix*

Un alles andere isch nix! »,

ce qui signifie que, dans cette société fortement hiérarchisée, ne « comptent » que quelques familles qui fondent leur prééminence sur l'honorabilité.

Condition préalable de la recherche : de l'analyse sérielle à la micro-histoire

46

La génération d'historiens dont beaucoup d'entre nous font partie, parce que influencés par la « Nouvelle Histoire » de la seconde moitié du XX^e siècle et favorisés par les ressources qu'offre l'informatique, a accordé une place privilégiée aux stratifications sociales (modélisation des historiens français, *Schichtenmodell* des historiens allemands) englobant, parfois de façon arbitraire, le plus grand nombre possible d'individus, censés avoir des points communs, dans des catégories préétablies en fonction des appréciations de l'historien lui-même, en raison de leur importance économique, de leur position sociale ou de leur statut juridique. À partir d'éléments facilement comptabilisables (niveaux de fortunes ou de revenus), on a surtout interrogé les rôles fiscaux et les inventaires après décès soumis, à cette occasion, à la quantification. Ce n'est pas que la méthode sérielle, fort commode du reste, n'ait pas porté ses fruits, puisqu'elle a suscité des recherches déterminantes, en rompant avec l'aléatoire méthode de la monographie, mais force est de reconnaître qu'elle présente deux défauts majeurs qui dévoilent les limites de la modélisation :

- celle de lisser les catégories sociales en englobant, dans des moyennes, des situations fort différentes et, par conséquent, de négliger les destins individuels ;

- celle de rigidifier dans le temps des trajectoires qui, en raison des variables de la conjoncture ou d'un « *cursus honorum* » personnel, peuvent évoluer en l'espace d'une ou de deux générations, ce que les sondages effectués par le chercheur, qui sont des instantanés figeant la réalité, sont incapables de rendre.

On comprend dès lors l'intérêt que présente l'étude des destins individuels perceptibles à travers l'élaboration de monographies familiales² comme dans le Kochersberg, royaume de l'aristocratie

2. Au-delà des nombreuses recherches généalogiques proprement dites, les mémoires de maîtrise consacrés aux Ostermann de Nordheim (Christiane Fromager-Gangloff, 1975), aux Fritsch de Zeinheim (Thiébaud Fritsch, 1989) et, à travers une affaire judiciaire retentissante du début du XVI^e siècle, à Claus Dossenheim (Michel Samuel Frantz, 1990) ont fini par être publiés, les deux premiers par la revue *Kocherschbari* (N° 71, 2015/1, p. 11-24 et

paysanne, et ses confins, celles des Dossenheim de Truchtersheim, des Fritsch de Zeinheim ou des Ostermann de Nordheim. Il conviendrait de multiplier ce genre de recherches, de façon à rendre au corps social à la fois sa complexité et sa mobilité et à saisir ainsi des identités plurielles et évolutives, quitte à les intégrer ensuite, à titre de comparaison, dans des stratifications, pour éviter de se trouver confronté à un émiettement de cas singuliers. Les plus notables d'entre eux, les North, Lux et Fix du Kochersberg ne sont pas les seuls à monopoliser l'estime de la population. Font également partie de ces « *Herrebüre* » ou « *Herrelitt* »³, parfois qualifiés de « coqs de village » : dans le Kochersberg, les Schott, les Kapp, les Klein, les Weckel, les Diemer, les Riehl ; en pays de Hanau, les Mahler, les Mehl, les Luckel ; dans l'Outre-Forêt, les Hohwald et les Goetzmann ; dans la Hardt, les Steib, les Ritzenthaler, les Ittel et les Zwickert... Au total, il s'agit des paysans les plus distingués du lieu (« *die vornehmsten bauren des Orts* »), comme on nous l'indique à Réguisheim en 1740⁴ et qui sont d'emblée considérés comme des « hommes de bien », « *honesti viri* ». Voilà une oligarchisation qui n'est pas sans rappeler la « *sanior pars* » de la société nobiliaire et qui concerne parfois moins de 5 % du nombre de chefs de famille... Et nous passons intentionnellement sous silence ces entrepreneurs d'envergure liés aux activités rurales et prestataires de services que sont les meuniers, les aubergistes et les maîtres de poste : ils participent, les uns et les autres, de cette « aristocratie rurale » qui monopolise l'honorabilité à la campagne, elle-même génératrice d'estime et d'orgueil familial.

N° 73, 2016/1, p. 15-29 et N° 74, 2016/2, p. 31-44 pour les Ostermann et N° 74, 2016/2, p. 45-52 pour les Fritsch), le troisième par la Société d'histoire et d'archéologie de Saverne et environs (*Bulletin*, N° 107 ter, numéro spécial, 1994). S'inscrivant dans l'historiographie de la seconde moitié du XX^e siècle, ces travaux d'étudiants de qualité ont été réalisés sous la direction de Francis RAPP (« L'aristocratie paysanne du Kochersberg à la fin du Moyen Âge et aux débuts des Temps modernes », *Bulletin philologique et historique du CTHS*, Paris, 1969, p. 439-450) et sous notre propre impulsion (Jean-Michel BOEHLER, « Patrimoine, pouvoir, savoir : critères d'une différenciation sociale dans les campagnes de l'espace germanique des XVII^e et XVIII^e siècles », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, N° 106, 1999, p. 177-196, avec bibliographie, communication au colloque de Rennes du 24 janvier 1998).

3. Sous la plume de Roger Martin du Gard (1881-1958), l'équivalent en français de « paysans-seigneurs ». Bien qu'étant considéré comme le romancier de la haute bourgeoisie durant la « Belle Époque », cet auteur est un bon connaisseur de la société rurale (*Les Thibault*, 1920-1940), ne serait-ce qu'en raison de ses séjours dans les propriétés familiales du Verger d'Augy (Cher) en 1912 et au Tertre à Bellême (Orne) à partir de 1925.

4. Archives départementales du Haut-Rhin (ADHR), C 1295.

Quels sont les critères de l'honorabilité ?

Ils sont de trois ordres : l'enracinement dans le milieu, l'importance du patrimoine et, dans une moindre mesure, l'accès au savoir : composantes incontournables, complémentaires et cumulatives, d'une honorabilité qui conduit souvent à l'exercice du pouvoir.

L'enracinement familial et la tentation dynastique

48

C'est un critère particulièrement important dans une société de stabilité : ne pas être bourgeois du lieu peut être rédhibitoire ; occuper la même ferme durant trois ou quatre siècles confère au contraire à la famille un certain prestige. La vertu première réside donc dans l'ancienneté des familles et des noms de ferme (*Hofname*) qui les distinguent⁵, ce qui nous renvoie à la différence juridique entre « bourgeois » et « manants », qui n'est pas le propre de la ville, et qui tend d'ailleurs à s'effacer, à l'époque moderne, au bénéfice de clivages à caractère plus socio-économique. C'est qu'une fortune récente est suspecte : celle qui a été construite par plusieurs générations est respectable. Les Dossmann sont installés à Pfettisheim depuis le XIV^e siècle et y seront encore au XIX^e ; venus du Wurtemberg, les Steib sont repérés à Wihr à la fin du XV^e siècle et, au XX^e siècle, l'un de leurs descendants cumulait les fonctions de conseiller général et de président de la Chambre d'Agriculture du Haut-Rhin ; les Fritsch, Lux et Fix apparaissent au plus tard au début du XVI^e siècle... Or certains *Hofnamen* témoignent de la continuité intergénérationnelle de la fonction de maire ou de son équivalent : *s'Schulze*, *s'Altschulze*, *s'Schulzehanse*, *s'Schulzemichels*, *s'Schulzebüre* (de *Schultheiss*, le prévôt), *s'Stowalters* (de *Stabhalter*, qui est son équivalent dans certains villages).

En effet, jusqu'à la progressive émancipation des communautés rurales à la fin de l'Ancien Régime, le prévôt (*praepositus*) est l'homme du seigneur (*herrschaftlicher Schultheiss*) avant de devenir l'homme de la communauté dont, peu à peu, l'autorité se substitue à celle du seigneur, selon les différents modes de recrutement en usage : on a

5. Jean-Michel BOEHLER, « Ils ont une histoire : les noms de ferme ou *Hofname* dans l'Alsace rurale d'autrefois », *Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de Dambach-Barr-Obernai*, N° 45, 2011, p. 135-142.

pu parler de « phagocytage » du prévôt par la communauté, mais, quoi qu'il en soit, il n'y a jamais eu d'authentique représentativité de la population villageoise dans son ensemble : « une commune comme celle-ci où les laboureurs se comportent en maîtres » (« *eine Gemeinde wie diese, wo die Bauern den Meister spielen* »), nous dit-on à Wickersheim en 1785⁶. Jusqu'à une époque récente, les prévôts, puis les maires, se recrutent parmi les gros propriétaires fonciers du village, la terre étant le fondement de la considération d'un laboureur pour le moins « assez moyenné » ou « convenablement possessionné » (Andolsheim 1751 ; « *bei gutem Vermögen* », Heidolsheim 1755⁷). Les qualités morales et le mérite personnel ne l'emportent que rarement, comme, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, chez les Diemer à Furdenheim, journaliers et coupeurs de paille, choisis de père en fils en 1769 puis en 1773, peut-être intentionnellement par les Oberkirch qui se méfient des « gros bonnets » que sont les laboureurs du village⁸ ?

Ces derniers constituent parfois de véritables dynasties et entretiennent un réseau de relations fourni en tissant des alliances intervillageoises et en nouant des relations avec les citadins.

La gestion d'un important patrimoine

Tout se passe donc comme si les élites anciennes s'appuyaient exclusivement sur la possession de la terre, valeur-refuge ou investissement, en attendant que de nouvelles élites exercent leur talent en dehors du culte de l'honneur propre aux familles bien établies. Force est en effet de constater qu'à la tête des Chambres d'Agriculture ou des syndicats d'exploitants agricoles, il n'y a plus guère de Lux et de Fix depuis la fin du XX^e et le début du XXI^e siècle, mais des responsables issus de familles plus modestes qui se réfèrent moins à des considérations dynastiques qu'à des

6. Archives départementales du Bas-Rhin (ADBR), 2 G 61/49 (4 mai 1785).

7. ADHR, 18 J 475 (d'après le rapport du conseiller Gottiekien au Conseil souverain, 25 juin 1751 (pour Andolsheim) et ADHR, E 1137 (pour Heidolsheim).

8. Archives municipales d'Obernai, B 20. Il convient cependant de préciser que Michel Diemer père a été sergent seigneurial (*Dorfbott*) des Oberkirch à Furdenheim durant quarante ans et qu'ailleurs les Diemer font partie, notamment à Reitwiller, de l'aristocratie paysanne du Kochersberg (voir Jean-Michel BOEHLER, *Une société rurale en milieu rhénan : la paysannerie de la plaine d'Alsace, 1648-1789*, Strasbourg, 1995, t. II, p. 1117-1120).

compétences techniques et à une professionnalisation poussée. Aurait-on progressivement passé du critère de la « naissance » à celui du « talent » mis en exergue par la Révolution française ?

50

Au XVIII^e siècle, la réputation et la fierté résident essentiellement dans la superficie des terres⁹ que l'on cultive soit en toute propriété, soit en location, l'une et l'autre étant souvent associées, entre autres en raison d'un système emphytéotique particulièrement favorable, surtout s'il est reconductible d'une génération à l'autre (*Erblehn* ou *Hoflehn*) qui assure à la paysannerie la « possession » d'une terre (qui juridiquement ne lui appartient pas) à des conditions (modalités de durée du bail et montant du loyer) particulièrement avantageuses¹⁰. Or les institutions, religieuses pour la plupart, ont tout intérêt, pour des raisons de garanties de solvabilité et de fiabilité mais aussi d'équipement en attelage et en train de culture, à louer ces terres à un nombre de laboureurs restreint à qui on fait entièrement confiance (*Thomasbüre* et *Spitalbüre* du Kochersberg). Voilà qui offre de nouvelles possibilités d'affermage à ceux qui possèdent déjà beaucoup de terres. Il importe donc de raisonner en superficies d'exploitations, c'est-à-dire celles en propriétés complétées par des locations (souvent dans la proportion de 2/3-1/3), et non en superficies exclusivement tenues en toute propriété. Mettons les pendules à l'heure du XVIII^e siècle : entre 10 et 30 % des exploitations alsaciennes seulement se situent entre 10 et 50 hectares ; une belle exploitation tourne autour de 20-30 hectares et, au-delà, entre 30 et 50 hectares, c'est la grosse ferme aux mains des *Grossbüre*.

9. ADBR, E 2068 : « ... ein Stolz eine mehrere Ackerzahl zu besitzen » (Schillersdorf, 1784).

10. Jean-Michel BOEHLER, « L'art d'être propriétaire sans l'être tout en l'étant. Pratiques emphytéotiques dans la campagne alsacienne aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Revue d'Alsace*, N° 140, 2014, p. 79-96 et « *Erblehn* and *Hoflehn* in Germanic Lands. Disguised forms of Ownership? The Alsatian Countryside in the Seventeenth and Eighteenth Centuries », in *Agrarian Change and Imperfect Property. Emphyteusis in Europe (16th to 19th centuries)*, Turnhout, 2018, p. 97-112 (Actes du colloque international de Gérone, CNRS, 2011).

Or la « fureur de devenir propriétaire », « l'amour immodéré de la propriété », expressions relevées dans les témoignages de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle¹¹, offrent à certains laboureurs l'occasion d'assouvir la « faim de terres » et cela de deux façons :

- par les stratégies classiques, matrimoniales et successorales : à savoir, d'une part, un mode d'héritage, souvent inégalitaire, en faveur d'un héritier unique (*Hofbeständer*) ; d'autre part, une politique matrimoniale consciente assurant aux autres enfants un « beau mariage » avec une fille de laboureur cosu et – pourquoi pas ? – une fille de meunier (l'expression est entrée dans le langage courant) – susceptible d'arrondir le patrimoine foncier familial ; au total, des alliances intervillageoises sinon homogamiques, du moins socialement endogamiques ;

- par les occasions – autre stratégie – que présentent, à la fin du XVIII^e siècle, le lotissement des biens communaux et la mise en vente des biens nationaux, surtout si l'opération se fait aux enchères, secrétant une compétition qu'encourage la poussée démographique.

Les « matadors » qui accaparent ainsi la terre et encouragent sa concentration entre un petit nombre de mains, ne sont pas forcément des pionniers du progrès agraire, bien au contraire, car l'endettement de mauvais gestionnaires, agissant parfois en dehors de toute rationalité économique, que révèlent les inventaires après décès, est souvent proportionnel à l'importance du capital foncier. En effet, le patrimoine n'est pas à confondre avec le revenu, notion plus familière aux agronomes et physiocrates du XVIII^e siècle qu'aux laboureurs eux-mêmes. Il existe bien entendu des exceptions comme le prouve l'émergence de pionniers de ce qu'on a appelé la « révolution agricole » : à Wihr, Mathias Steib introduit en 1772 une nouvelle variété de trèfle, bouleversant quelque peu l'assolement traditionnel, et fonde en 1804 les Comices agricoles de Colmar ; Michel North se fait le promoteur, à Ittenheim dans les années 1770, de la culture de la garance et de nouvelles variétés de colza et de trèfle¹².

11. *Mémoire sur l'État des laboureurs dans la province d'Alsace*, communication non signée, à la Société de lecture de Colmar, le 17 octobre 1779 (Bibliothèque municipale de Colmar, Ms. 907) et Auguste HEILMANN, *Les paysans, l'impôt et l'usure*, brochure, Strasbourg, 1853.

12. D'après le *Göcking's Journal von und für Deutschland. Bemerkungen auf verschiedenen Reisen*

Johannes Fritsch

Michel Fritsch
Haie

Johannes Fritsch

Signatures des membres de la famille Fritsch de Zeinheim (XVIII^e-XIX^e siècles)

Jean Fritsch, le père (1732-1805)

Michel Fritsch, le fils (1758-1834)

Jean Fritsch, le petit-fils (1771-1852)

Source : FRITSCH (Thiébaud), « Une famille de grands laboureurs de l'Arrière-Kochersberg : les Fritsch de Zeinheim », mémoire de maîtrise dactylographié, Strasbourg, 1989, p. 77a.

Vitrail héraldique de Mathieu Steib (Wihr-en-Plaine, 1616). Dimensions : 27,2x36,9 cm. Source : Musée Unterlinden, 735 (inv. Fleischhauer), Vi 168.

L'émergence du savoir

Les signatures des Fritsch de Zeinheim à la fin du XVIII^e siècle, ne constituent pas le moyen habituellement utilisé pour mesurer l'alphabétisation¹³, car elles sont d'une autre nature. Relevant bel et bien du paraphe, qui correspond au niveau supérieur de l'alphabétisation, elles constituent un signe de distinction sociale. Resterait à connaître la réalité que recouvre l'usage du paraphe : savoir lire et écrire couramment ? avoir des connaissances livresques ? On constate qu'à cette époque un peu plus d'un prévôt sur trois seulement sait couramment lire et écrire. Or la capacité à écrire s'avère être de plus en plus utile parce qu'il faut bien correspondre tant soit peu avec les autorités, que ce soit le seigneur ou l'intendant : ce dernier, par un édit de 1695, renouvelé en 1748 (ce qui montre que le précédent a été très mal appliqué), impose l'usage du français dans les actes officiels, administratifs ou judiciaires¹⁴ : combien sont-ils, les prévôts capables de pratiquer les deux langues ? L'enquête reste à faire. En tout état de cause, il faut attendre le XIX^e siècle pour que le savoir finisse par occuper une place discriminante dans la représentation sociale. Toujours est-il qu'on retrouvera ces notables, associant patrimoine, pouvoir et savoir, à la tête des Sociétés d'agriculture dès la fin du XVIII^e siècle comme dans les Conseils généraux des siècles suivants.

Quelques manifestations du culte de l'honneur

Les titres, expression tangible du désir de paraître, expriment une position sociale reconnue : ceux de « *dominus* » ou d' « *honestus vir* », relevés dans les registres paroissiaux catholiques, au même titre que ceux de « *Herr* »¹⁵ ou les qualificatifs d' « *ehrsam* » (respectable) ou d' « *ehrbar* »

durch Elsass, Wasgau, nach Lothringen und dem oberen Rhein entlang, t. I/2, 1784, p. 137-147, 237-242, 331-337 et 365-372.

13. Même si la vaste enquête sur les signatures des époux à leur mariage à partir des registres paroissiaux, lancée par Louis Maggiolo, entre 1877 et 1881, laissait à l'écart une Alsace alors intégrée au Reich. Nous avons tenté de combler cette lacune : voir Jean-Michel BOEHLER, *Une société rurale en milieu rhénan, op. cit.*, t. II, p. 1811-1839.

14. Philippe DOLLINGER (dir.), *Histoire de l'Alsace*, Paris, éd. Privat, 1970, p. 295 et 343-344.

15. Ce qualificatif, qui n'est pas réservé aux seuls nobles, peut fort bien être attribué à des membres de la bourgeoisie rurale, ce qui relativise la pertinence de l'appellation « rue des

**Notables ruraux en Alsace :
une sélection à partir de l'Armorial de Charles d'Hozier (1696)**

N.B. L'orthographe adoptée par le rédacteur a été respectée. La distinction entre « fonctions » et « professions » est en partie artificielle, la fonction de prévôt (ou bourgmestre, maire) pouvant recouvrir différentes professions.

Source : Charles d'Hozier, *État de l'Armorial d'Alsace*, t. I, BNF, département des manuscrits français Ms 32228 et internet Gallica bnf.

Notables de par leurs fonctions

1. Jean We(nd)ling, prévôt de Phesen (Pfettisheim) du bailliage du Kocquerberg (Kochersberg).	2. Laurent Fix, prévôt de Dontzenheim (Dossenheim-Kochersberg).	3. Jean Charles Barbier, prévôt de Morschwiller.	4. Adam Wernert, prévôt de Durrenbach.
5. Jean Christophe Nancé, curé d'Eschentzwiller.	6. Claude Etienne Touvenot, curé de Stotzheim.	7. Henri Louffre, ministre à Schillersdorf.	8. Jean Frédéric Geiger, ministre de l'Eglise luthérienne de Mittelbergheim.

Notables de par leurs professions

9. Pierre Mosser, fermier à Biblen (Biblenheim, Biblenhof près de Soultz-les-Bains).	10. Jacques Belgue, laboureur à Niedermagstat(t).	11. Engelhard Scherb, cabaretier à Gueberschwihr.	12. Thiebaut Ste(i)mpfer, cabaretier et hôte à Kuttolsheim.
13. François Weisse, hôte à l'Arbre d'or et marchand boulanger à Fort-Louis du Rhin.	14. Georges Bersch, maître de Poste à Sundhaus(s)en.	15. Jean Albrecht, meunier à Sunt (Sand).	16. Jacques Kessel, prévôt (et marchand?) à Ostheim.

Notables de par leurs fonctions

1.

2.

3.

4.

55

5.

6.

7.

8.

Notables de par leurs professions

9.

10.

11.

12.

13.

14.

15.

16.

La consécration : la Légion d'Honneur pour ce laboureur du Kochersberg photographié avec ses deux filles (à marier?). Source : coll. privée (milieu XIX^e siècle).

(honorable) relevés dans les registres paroissiaux protestants. Les petites gens n'ont pas droit à des épithètes aussi flatteuses que les intéressés partagent parfois, par contre, avec la noblesse locale.

Le goût pour la représentation relève parfois d'une véritable mise en scène. Mathias Steib, qui devient prévôt de Wihr-en-Plaine en 1576, se fait faire un vitrail en 1616 sur lequel il se fait représenter, tel un guerrier, avec les attributs de sa fonction : le *Stab*, bâton de commandement et le blason¹⁶ : c'est un tout petit vitrail (27,2/36,9 cm), mais ce qui importe, au-delà de sa valeur documentaire (scènes de la vie rurale et sentences religieuses), c'est son rôle d'identification et de représentation d'un notable rural.

Cette contamination à partir de la société nobiliaire est également perceptible dans les armoiries que s'octroient les « grandes familles » à la fin du XVII^e siècle, lorsque l'édit royal de novembre 1696 propose de les conférer à des roturiers « qui par la noblesse de leur profession ou de leur art ou par le mérite personnel tiennent un rang d'honneur et de distinction¹⁷ ». Si elles sont encouragées par le pouvoir royal, c'est indéniablement pour des raisons financières, comme en témoigne la relance de l'année suivante (1697), faite dans un but essentiellement fiscal, puisque, à la clé, se met en place un véritable « impôt héraldique » de 15 à 25 livres¹⁸ par famille qui rapportera à la province d'Alsace plus de 100 000 livres : un impôt fort proportionnel et inégalitaire puisque, pour prétendre à des armoiries, il faut en avoir les moyens et c'est contre espèces sonnantes et trébuchantes qu'on se fait, par exemple, accorder « un blason avec ailes d'argent sur fond rouge » (Nicolas Dossmann, prévôt de Kleinfrankenheim). L'analyse de ces armoiries roturières, tout en montrant la prééminence d'une fonction de prestige (prevôt, maire et bourgmestre, curé et pasteur, ce dernier apparaissant sous le vocable de « ministre ») sur une profession honorable (maître de postes, aubergiste, « marchand-cabaretier », meunier) trahit la considération sociale portée

seigneurs » (« *Herrengasse* ») parfois imprudemment conférée par les Conseils municipaux dans nombre de villages alsaciens.

16. Propriété de la famille, ce petit vitrail a été cédé à la Société Schongauer avant d'être déposé au Musée Unterlinden de Colmar.

17. BNF, Ms. fr. 32 228 : *L'état de l'Armorial d'Alsace*, contenu dans l'*Armorial général de France* et publié par Charles d'Hozier en 1696, fait état de plus de 1 500 enregistrements.

18. 15 livres tournois, c'est approximativement le prix d'un cheval à cette époque.

au bénéficiaire. En tout cas, l'orgueil paysan, « *Büregraddel* » — mot qui exprime bien la conscience qu'on a de sa propre valeur — a été habilement exploité par Louis XIV et nombre de roturiers ont accepté de jouer le jeu. Observons cependant que le monde rural est minoritaire dans cette opération, surtout si l'on prend en compte la place des collectivités qui en bénéficient (corps de métier, églises paroissiales et communautés rurales, institutions religieuses dirigées par des ecclésiastiques de haut rang, bailliages et seigneuries avec leur monde de conseillers, de receveurs et de greffiers). La ville, du fait de sa prééminence économique et administrative, l'emporte largement sur la campagne, ce qui ne fait que renforcer le mérite des bénéficiaires ruraux.

Bientôt l'apogée de la considération sociale se traduira par la Légion d'honneur. Mathias Steib la reçoit des mains de Napoléon lui-même et François-Joseph Klein (1778-1865), le maire de Wiwersheim, l'arbore fièrement en 1864 en profitant de l'avènement de la photographie pour faire sa propre publicité¹⁹.

L'affichage des signes extérieurs de la réussite, qui comportent une part d'ostentation, se lit dans divers éléments matériels :

- Tel est le cas de la ferme elle-même, replacée dans son cadre villageois, le plus souvent pignon sur rue et généralement située au centre du village, pas très loin de l'église ou de la maison commune. Elle est impressionnante par ses proportions et elle en impose avec, sur la façade, des éléments bien apparents : un poutrage travaillé, des galeries pimpantes, des inscriptions sous la forme de sentences religieuses ou l'indication de l'identité du couple constructeur qui affiche outrageusement sa distinction sociale. En effet les inscriptions, religieuses ou profanes, relevées par Auguste Kassel²⁰ en 1905, permettent de repérer à elles seules les notables du village : c'est à la fois une question de prix et de perméabilité à la culture écrite. La maison revient d'autant plus cher qu'elle utilise,

19. *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, fasc. 36, 2000, p. 3740-3743 (notices Steib). Quant à François-Joseph Klein, voir *Kocherschbari* 42, 2000/2, p. 25 (photographie 1864, coll. privée).

20. Auguste KASSEL, « Inschriften im Elsass », *Jahrbuch für die Geschichte, Sprache und Literatur Elsass-Lothringens*, Strasbourg, 1905, p. 265-347. On notera que les fonctions propres au constructeur de la maison, qui sont individuelles et par définition pérennes en regard de la lignée, n'y figurent pas, contrairement aux inscriptions funéraires, bien individualisées quant à elles.

il est vrai parcimonieusement (encadrement des portes et des fenêtres), la pierre, qui a son prix dans la plaine, et qu'elle s'accompagne parfois d'un four à pain en encorbellement, un luxe réservé à ceux qui peuvent se permettre de cuire leur pain à domicile. Au XVIII^e siècle, le prix d'une ferme se situe entre 1 000 et 5 000 florins, soit 2 000 à 10 000 livres tournois, étant entendu que le capital fixe (bâtiments, terres et cheptel) représente entre 70 et 80 % de la valeur totale du patrimoine.

- Ce qui est important, c'est le volume des stocks commercialisables, une fois couverte la subsistance de la famille. La prospérité du Kochersberg repose peut-être autant sur la proximité du marché urbain de Strasbourg que sur la productivité de ses terres limoneuses : en effet, le ravitaillement de la ville vient en grande partie du Kochersberg voisin, « *ex agro Concordiae...* »²¹. N'oublions pas qu'au lendemain des guerres du XVII^e siècle, des paysans du Kochersberg acquièrent un pied-à-terre à Strasbourg, sous la forme de locations de parts de maisons, de caves et de greniers. Que la ville offre des garanties de sécurité en temps de guerre est une évidence, mais, si l'on en croit les inventaires après décès, il arrive que le séjour des ruraux, en particulier à Strasbourg, peut s'inscrire dans la continuité, ce qui est bien pratique pour entreposer des stocks et, partant, de spéculer sur le prix des grains²². Or du marché au bas de laine, il n'y a qu'un pas : l'argent ainsi recueilli rejoint l'épargne familiale, à moins qu'il soit investi dans des opérations para-foncières particulièrement lucratives qui sont autant de placements : acquisitions de biens-fonds, affermage de dîmes, prêts d'argent à 5 % ou constitutions de rentes, ces dernières faisant figure de véritables prêts à intérêt maquillés en contrats de vente...

- Deux autres indices ne trompent pas : d'une part l'embauche, pour faire tourner l'exploitation, d'une importante domesticité (chez les Fritsch à Zeinheim, 6 valets et 3 servantes au XVIII^e siècle sur une exploitation d'une quarantaine d'hectares) et, surtout, l'entretien d'un nombre important de chevaux, aussi chers à l'achat (8 à 10 florins au XVI^e siècle, ce qui représente, au total, pour Claus Dossenheim, un investissement de plusieurs dizaines, voire des centaines de florins)

21. Le laboureur, vendeur de grains : on rappellera la réédition de ce type de représentation à travers les siècles. À titre d'exemple : Jean Staedel : « *Rusticus ex Agro Montis Concordiae frumenta vendens* » (Chronica, XVII^e siècle, t. I, BNUS, Ms 5464) et Jean-Martin Weis « *Ein elsässer Bauer* », gravure 1740, Cabinet des Estampes, Strasbourg.

22. Jean-Michel BOEHLER, *Une société rurale en milieu rhénan*, op. cit., t. I, p. 183-194.

Le laboureur, vendeur de grains au marché de Strasbourg.

Source : BNUS Ms. 5464, *Chronica* de Jean Staedel, XVII^e siècle, t. I.

qu'à l'entretien voilà qui conduira les physiocrates et agronomes du XVIII^e siècle à mettre en doute la rentabilité du cheval par rapport au bœuf, moins rapide certes, mais plus endurant. Or il est indispensable, pour la relève, d'avoir un grand nombre de chevaux, dans la mesure où ces derniers se fatiguent vite : 15 à 40 % des laboureurs du Kochersberg en ont plus de 5 au XVIII^e siècle et certains privilégiés bien davantage : de 7, 8 ou 10 jusqu'à 15-20... Un suréquipement flagrant, mais c'est que le cheval ne sert pas qu'à tirer la charrue : qu'y a-t-il de plus honorable qu'un laboureur juché sur son cheval qu'il fait galoper au claquement du fouet, parcourant ses terres, surveillant ses domestiques ? Y aurait-il, là encore, contamination de la société rurale, dans ses couches supérieures, par la société militaire ou nobiliaire ? Et puis, monter en selle avant de se rendre en ville pour affaires, quelle classe ! Le cheval finira par devenir inséparable du cabriolet, en attendant le char-à-bancs des XIX^e et XX^e siècles, quitte à faire tenir les rênes par un domestique... Nous ne sommes pas très loin de ce que Pierre-Jakez Hélias appelait le « cheval d'orgueil »²³ qui, décidément, n'est pas que breton !

- Ces éléments de distinction se retrouvent-ils dans les biens mobiliers, dans la mesure où ils trahissent un certain confort domestique ? On retiendra, dans la *Wohnkultur*, comme disent les Allemands, deux caractéristiques. Priorité absolue est accordée, dans les couches supérieures de la société rurale, à ce qui se voit et à ce qui distingue des autres : d'où l'importance, dans la *Stub* qui sert à recevoir, de meubles « citadins » comme la commode et le secrétaire et qui voisinent avec des pièces plus banales telles que le coffre, l'armoire et le buffet et, dans l'alcôve, d'un lit à colonnes et rideaux ; le tout dans des essences de bois noble (fruitier, noyer, hêtre, chêne) qui l'emporte sur le vulgaire pin ou sapin²⁴. Par ailleurs, on assiste à l'apparition du superflu à côté du nécessaire : un petit luxe domestique que traduit la présence d'une soupière ou d'une aiguière ; un luxe vestimentaire, déjà dénoncé par Thomas Murner au XVI^e siècle, et qui se caractérise autant par le nombre de pièces – cadence des lessives oblige – que par leur nature : chemises plissées à haut col, plastrons, corsages brodés, le tout dans des étoffes fines,

23. Pierre-Jakez HÉLIAS, *Le cheval d'orgueil. Mémoires d'un Breton du pays bigouden*, Paris, Plon, 1975. En réalité, le « cheval d'orgueil » est, dans ce cas, celui que les paysans pauvres ne pouvaient pas se payer et auquel ils réservaient symboliquement une stalle dans leur écurie.

24. Jean-Michel BOEHLER, *Une société rurale en milieu rhénan*, op. cit., t. II, p. 1620-1653.

Ingenheim, église protestante (1700). Source : fichier Louis Schlaefli. À la suite du nom du pasteur (Johann Christian Brandt) figurent ceux du *Schultheiss* (Michel Hans), du *Heimbürger* (Georg Eberlin) et des sept échevins (« *des Gerichts* ») de la communauté.

légères et chatoyantes qui jurent avec les toiles grossières de chanvre qui sont utilisées par le commun des paysans. Enfin l'analyse des inventaires après décès permet de détecter ces « petits riens²⁵ » qui secrètent la distinction et qui témoignent d'une élévation du niveau de vie, mal partagée, à la fin du XVIII^e siècle : des boucles de chaussures, une canne à pommeau, un fourreau, une perruque, des lunettes..., bref du futile qui s'ajoute à l'utile. Même constatation dans l'alimentation, encore que les élites consomment sensiblement les mêmes produits que les petits paysans, à la viande de bovin près qui tend à s'ajouter progressivement, chez elles, à la viande de porc, mais attachent une grande importance à l'opulence des fêtes, qu'il s'agisse de la *Bürehochzeit* qui peut s'étaler sur plusieurs jours d'affilée ou des obsèques solennelles du patriarche qui, après avoir été parfois concélébrées par plusieurs prêtres, donnent lieu à de véritables agapes...

Mais restons prudents : ces éléments de confort domestique se retrouvent parfois chez de toutes petites gens désireuses de se distinguer à peu de frais ou d'imiter, par mimétisme social, les catégories supérieures de la population. Il convient, par ailleurs, de faire la part des donations, en héritage ou pour services rendus, de « supérieur » à « inférieur » : en l'absence de toute trace écrite, elles sont souvent difficiles à identifier.

Si l'on en croit les nombreux témoignages, la mort ne met pas un terme à la considération sociale, car il existe une « comptabilité de l'au-delà », pour reprendre l'expression de Jacques Chiffolleau²⁶, qui se mesure au nombre des donations et legs pieux (de terres et fondations de messes à l'église paroissiale) que reflètent les testaments ou, avant la vogue, au XIX^e siècle, du parrainage des vitraux de l'église ou des cloches gravées lors de leur « baptême » qui portent le nom de leurs donateurs, le plus souvent issus des « grandes » familles. Il en va de même de l'érection

25. Daniel ROCHE, *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation, XVII^e-XIX^e siècle*, Paris, 1997.

26. Jacques CHIFFOLLEAU, *La comptabilité de l'au-delà. Les hommes, la mort et la religion dans la région d'Avignon à la fin du Moyen Âge (vers 1320-vers 1480)*, Paris, coll. École française de Rome, 1980. Le lecteur s'étonnera peut-être du grand « balayage », à la fois chronologique et spatial, qu'aura induit cette étude (voir notes 3 et 23), mais l'histoire des mentalités qu'elle sous-tend ne connaît pas, du fait de ses permanences, de limites ni dans la durée, ni dans l'espace.

▲ Pierre tombale de Jacques Vix, prévôt de Dossenheim, décédé en 1676. Source : cimetière de Dossenheim-Kochersberg, cliché J.-M. Quelqueger.

◀ Croix rurale (Bildstöckel), dans le finage de Jetterswiller, à proximité de la localité, au nom du Schultz Erasme Klein, 1682. Source : R. Engel, « Croix rurales anciennes des environs de Saverne et du Kochersberg », numéro spécial du *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Saverne et environs*, 86-87, II-III 1974, p. 49, fig. 68 et pl. V.

Borne aux initiales de Hans Dossmann, Pfettisheim. Source : Kocherschbari, 52, 2005/2, p. 61.

de croix : croix rurales dans les champs²⁷ ou calvaires à l'intérieur de l'agglomération villageoise. Les inscriptions qu'elles portent sont souvent plus explicites que celles, évoquées plus haut, qui sont apposées sur les façades des maisons. Au-delà de l'étude iconographique elle-même, attachons-nous un instant à leur contenu symbolique :

- Ils révèlent parfois, sous leur forme votive ou propitiatoire, les circonstances de leur érection, le plus souvent un accident dont a été victime la personne dont on fait mémoire ou, au contraire, une catastrophe météorologique (orage, tempête) dont on a échappé.

- Ils traduisent donc un acte de foi – tel est leur message religieux – qui vaudra à son auteur une récompense dans le ciel et dont les bénéfices sont censés rejaillir sur le donateur lui-même (« *hat machen* », « *hat aufrichten* » ou « *errichten lassen* »)...

En tout cas, l'auteur n'est pas un inconnu : il signe sa donation et, derrière cette signature, on soupçonne une part de faire-valoir et d'ostentation, réservée à certains groupes sociaux, car tout le monde n'a pas les moyens de faire ériger une croix ou un calvaire : or la plupart sont qualifiés de « *Schultheiss* » ou de « *Gerichtsmann* ». Hans Kapp fait ériger à Kienheim, dans la *Holgass*, un calvaire en attendant que ses héritiers fassent installer une pierre tombale à son nom et en sa mémoire²⁸. Il arrive même que certaines inscriptions soient sécularisées, ce qui leur enlève toute signification religieuse : témoin, cette pierre borne à Pfettisheim,

27. Roger ENGEL, « Croix rurales anciennes des environs de Saverne et du Kochersberg », *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Saverne et environs*, II-III, 1974, Cahier 86-87 : l'auteur a travaillé sur un échantillon d'environ 250 croix dans la seule Basse-Alsace. André MUNCK, « Les croix rurales dans l'art populaire religieux du Sundgau » in *Art populaire de la France de l'Est*, Strasbourg, 1969, p. 283-295.

28. Lucienne LAPOINTE, « Autour d'une ancienne croix rurale du Kochersberg. Croix de Kienheim, 1703 », *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Saverne et environs*, N° 94, 1976/1, p. 29-37. Cet article nous offre un modèle de recherche croisée entre pierres tombales, registres paroissiaux et actes notariés.

datée de 1664 et marquée HD : c'est que le prévôt Hans Dossmann a cru nécessaire (de quel droit ?) de faire apposer ses initiales à la manière d'un seigneur faisant graver ses armoiries ! L'a-t-il fait en tant que propriétaire privé cherchant à délimiter son champ ou en tant que prévôt voulant marquer les limites du finage dont il a la responsabilité ? On ne le saura jamais.

66

En tout cas, la soif d'estime se prolonge jusque dans l'éternité ! Les pierres tombales des « grandes familles » attestent du même état d'esprit, d'autant plus qu'on ne connaît guère en Alsace, comme dans l'Ouest, l'habitude de se faire inhumer à l'église où on occupait, par contre, en reconnaissance de la dignité qui vous était conférée, les premières places de la nef²⁹, réplique toute naturelle de la situation de la maison à l'intérieur de l'agglomération villageoise, en même temps qu'on se glorifie de pouvoir compter au sein de l'Église un ou plusieurs membres de la famille (un curé, un chanoine, une religieuse), car ce sont souvent les « meilleures familles » qui fournissent, au sacerdoce ou au couvent, une partie de leur progéniture. Les vocations religieuses sont d'autant plus marquées sociologiquement qu'on exige des candidats à la prêtrise un « titre ecclésiastique » qui coûte plusieurs dizaines de florins, somme à la portée de quelques laboureurs ou artisans, et qui provient en général de l'héritage familial : une nouvelle forme de discrimination sociale... Qui donc prétendrait que l'argent n'était pas le ressort de l'honorabilité ?

Croix et monuments funéraires peuvent fournir le bout du fil permettant de dévider la pelote que constituent les registres paroissiaux et les actes notariés (contrats d'achat, contrats de mariage, inventaires après décès, testaments), facilement détectables autant par leur épaisseur qui tranche avec celle des actes des autres habitants que par leur densité qui est inversement proportionnelle à la représentation numérique du groupe.

29. Archives nationales, K 2358/1 : aux règles imposées par l'âge, l'état civil ou l'ancienneté de l'installation dans la commune se substituent alors celles qui sont dictées par l'honorabilité de la fonction. Comme le *Stabhalter* et les échevins, la *Stabhalterin* a une place d'honneur dans les premiers bancs de la nef (règlements du comté de Horbourg, 1631 et 1756).

Conclusion : la perte de l'honneur familial

Cerner les notoriétés : tel a été le but de cette présentation. Génératrice d'orgueil, l'honorabilité dont bénéficie une minorité d'individus semble être irréversible et pérenne, puisqu'elle dépasse les limites mêmes de la vie terrestre. Pourtant, elle peut se perdre, sous l'effet des normes du conformisme social et moral, et sa perte, dans laquelle la jalousie peut avoir sa part de responsabilité, touche alors l'ensemble du groupe familial, ce qui fait de l'honneur une valeur collective : on change dès lors d'échelle et ce sont les archives judiciaires qu'il convient d'interroger³⁰. Si la prostitution est essentiellement urbaine, il n'en va pas de même des liaisons extraconjugales (adultère ou *Ehebruch*) qui « font les gorges chaudes » au village, des fréquentations prénuptiales ou des naissances illégitimes, surtout si – circonstance aggravante – ces dernières, à défaut d'avoir pu être régularisées par un mariage subséquent de façon à étouffer le scandale, sont suivies d'un infanticide, car, pour les héritiers, le qualificatif de bâtard (« *Hurenkind* ») est difficile à porter ! Or de telles déviations n'épargnent pas, sauf, semble-t-il, les « crimes de bestialité », nos élites rurales, en dépit de la capacité à dissimuler dont elles font preuve. D'une façon générale, seules sont susceptibles d'être réprimées par l'Église (*Kirchenbusse*, pénitence publique) celles qui portent atteinte à l'ordre social en dé générant en scandale public.

Plus prosaïquement, l'honneur peut être atteint par le verbe, avant même le recours aux voies de fait, en particulier si les altercations verbales ternissent la réputation de la famille ou l'honorabilité de la fonction. Dans le conflit qui oppose, de 1668 à 1670, les communautés de Niedernai et de Meistratzheim à leur seigneur, Jean-Samuel de Landsberg, c'est le *Schultheiss* de Meistratzheim qui assume le rôle de bouc émissaire : il se fait qualifier, entre autres, de fripon et de voleur (« *Schelm und Dieb* »), ce qui est vulgaire, et de maître sorcier (« *Hexenmeister* »), ce qui est méchant, et se plaint, au tribunal que ses subordonnés le traitent, non pas comme le digne représentant de l'autorité, mais comme on le ferait avec des palefreniers ou des porchers (« *man rede mir nicht wie zu Obrigkeit sondern wie Rossbuben und Schweinhirten* ») – il y aurait donc bien deux catégories de gens – parce qu'il est soupçonné d'être de connivence avec le seigneur³¹.

30. Jean-Michel BOEHLER, *Une société rurale en milieu rhénan*, op. cit., t. II, p. 1469-1534.

31. ADBR, G 712-715.

Dans leurs rapports, les autorités judiciaires ont beau faire précéder les « noms d'oiseaux » qu'on se lance à la figure par l'abréviation s.v (« *salva venia* », une expression qui tient à la fois du respect, de la bienveillance et de l'excuse) et que nous traduirions tout simplement par « pardon », insultes et injures constituent le revers de la médaille de l'honneur.

Résumé

Honorabilité et pouvoir dans les communautés rurales alsaciennes de la fin du XVII^e au début du XIX^e siècle

En parcourant les archives paroissiales, fiscales, notariales et judiciaires, le chercheur observe que ce sont souvent les mêmes familles qui, moyennant des pratiques endogamiques et une continuité quasi-dynastique, président, au fil des siècles, aux destinées des communautés : bénéficiant d'un capital d'honorabilité intergénérationnel apparemment inaltérable, elles affichent parfois leur prééminence avec orgueil et ostentation. La distinction sociale n'étant pas, tant s'en faut, le monopole de la société nobiliaire, il resterait à démêler les raisons de cette notoriété et les ressorts d'une telle oligarchisation : un enracinement séculaire dans la communauté ? le patrimoine familial ? la prestance ? la moralité ? le savoir ? Autant d'éléments, parfois indissociables et cumulatifs, qui secrètent l'estime sociale, sans exclure a priori les qualités de « mérite » ou de « talent » que la Révolution mettra à l'ordre du jour. En attendant, si l'honneur des élites locales est mis en question, c'est souvent en raison de la fonction elle-même : dépendantes du pouvoir seigneurial, elles sont facilement accusées de complicité avec ce dernier. Ainsi, relevant d'une histoire « totale », la notion d'honneur se situe au confluent de considérations d'ordre socio-économique, psychologique et politique.

69

Zusammenfassung

Ehrenhaftigkeit und Macht in den ländlichen Gemeinden im Elsass vom Ende des 17. bis zum Anfang des 19. Jahrhunderts

Beim Durchstöbern der kirchlichen, steuerlichen, notariellen und gerichtlichen Archive stellt der Forscher fest, dass es oft die gleichen Familien sind, die auf Grund endogamischer Praktiken und einer quasi-dynastischen Kontinuität die Geschicke der Gemeinden im Laufe der Jahrhunderte leiten: da sie eine Vorschuss an Ehrenhaftigkeit genießen, der über Generationen hinweg unverändert zu bestehen scheint, neigen sie dazu, ihre Vorrangstellung hochmütig zur Schau zu stellen. Die soziale Differenzierung ist gewiss kein Monopol der Adelsgesellschaft; aber es fragt sich, was zu diesem Ansehen und zu dieser Oligarchisierung führt:

eine Jahrhunderte währende Verwurzelung in der Gemeinschaft? Das Familienvermögen? Die Ausstrahlung? Die Tugendhaftigkeit? Das Wissen? Es sind diese Eigenschaften, oft untrennbar und kumulativ, die den sozialen Zuspruch bewirken, ohne «Verdienst» und «Talent» auszuschließen, die seit der Revolution herausgestrichen werden. Vor dieser aber, wenn die Ehre der lokalen Eliten in Frage gestellt wird, so ist es oft auf Grund der ausgeübten Funktion: da sie von der Ortsherrschaft abhängen, werden sie leicht des Einvernehmens mit dieser bezichtigt. So gesehen hat der Begriff der Ehre gleichzeitig sozioökonomische, psychologischen und politische Aspekte: er gehört zu einer histoire totale. (trad. R. S.).

Summary

Honourability and power in Alsatian rural communities between late 17th century and early 19th century

When examining religious, fiscal, notarial and legal archives, a researcher may be aware that, resorting to endogamy and a quasi dynastic right of succession over the centuries, the same families would preside over these communities: enjoying an apparently unalterable reputation of honourability over the generations, these families would sometimes show off their domination blatantly. Clearly, social distinction was not the monopoly of the aristocracy. It is still necessary to find out the reasons for such prominence and this «oligarchisation»: was it the centuries-old deep-rooted presence in this community? the family heritage? its stature? its morality? its cultural level? All of these, sometimes inseparably and cumulatively, foster social recognition, without, however, dismissing the notions of «merit» and «talent» which the French Revolution was to prioritize. Meanwhile, the sense of honour of the local elites was being questioned, mainly because of the function itself: depending on the power of the local lord, they were understandably accused of complicity with the latter. As a consequence, the notion of honour is to be placed at the crossroads of socio-economic, psychological and political realities for a full understanding of its history. (trad. P. B.).